

# CHAPITRE TROIS



**Semer, diversifier  
et réfléchir  
collectivement  
pour s'adapter  
au changement  
climatique<sup>22</sup>**

*Par Alejandro Marreros Lobato<sup>23</sup>*

<sup>22</sup> Édité par Rodrigo Yáñez Rojas, chercheur principal au Rimisp – Centre latino-américain pour le développement rural.

<sup>23</sup> Professeur/conseiller en développement rural et coordinateur du programme de travail communautaire du Centre d'études sur le développement rural - Promotion et développement social (CESDER - PRODES).

# Discours devant la communauté de Tentzoncuahuigtic *Puebla, Mexique*



**Projet Réseaux pour la Transformation Agroalimentaire, coordonné par Rimisp dans les territoires autochtones de la Sierra Norte de Puebla (Mexique), d'Alta Verapaz (Guatemala) et de Torotoro (Bolivie).**

Dans la mythologie maya, il est question de la création du monde. On dit qu'à l'origine, le monde était calme, il n'y avait rien, car les dieux étaient chacun de leur côté, sans communiquer. Jusqu'à ce qu'ils décident de parler, qu'ils décident d'échanger des idées, des pensées. C'est alors que l'idée de créer le monde est née, c'est là qu'ils ont pris la décision et ont dit : « Nous allons créer le monde, nous allons créer la mer, nous allons créer les plantes, nous allons créer le maïs. » Ainsi, les dieux ont donné naissance à la création. De la même manière, nous avons besoin de dialoguer continuellement, car la conversation nous donne la possibilité de créer. Créer quelque chose à partir de ce dont nous discutons.

Si chacun résout ses problèmes seul, eh bien, c'est sa manière de faire. Mais lorsque nous nous réunissons et que nous discutons, nous nous rendons compte que nous souffrons tous du même mal. Il existe un dicton à ce sujet. Eh bien, si moi je vais mal, mais que l'autre là-bas va mal aussi, est-ce que tout va bien ? Connaissez-vous ce dicton ? Le dicton dit affirme, et je vais le prononcer avec beaucoup de respect : « mal pour tous, consolation des sots ». Cela signifie que je me résigne, je reste tranquille dans la mesure où l'autre est dans la même situation que moi. Mais si nous commençons à discuter des raisons pour lesquelles les choses sont ainsi, on se demande : est-ce que ce qui se passe ici se passe ailleurs ? De quelle manière cela se produit-il ? Et si c'est pareil ailleurs, alors que se passe-t-il ? Nous devons aller plus en profondeur, comprendre, et cela requiert ces espaces de conversation, cela exige une réflexion collective.

Et je dis cela car je veux en venir à une situation. Il y a un processus d'appauvrissement. Ce n'est pas que nous soyons pauvres, car nous ne sommes pas pauvres. Nous sommes dans un processus où nous perdons des choses et cela n'arrive pas parce que Dieu le veut. Il est important de le dire, nous ne sommes pas dans cette situation, comme on le dit parfois, parce que Dieu aurait voulu que nous soyons pauvres. Dieu, à proprement parler, ne voudrait pas qu'il y ait des pauvres. Ce processus vient

du fait que d'autres tirent profit de cet appauvrissement. On nous retire tout. On nous confisque tout et c'est quelque chose dont nous devons prendre conscience, il faut en parler. Les groupes au pouvoir de ce pays et à l'échelle mondiale veulent tout nous enlever.

Je vais l'illustrer par un exemple. Si l'on nous retient tout petit à petit, et qu'on nous laisse sans rien. Et si nous nous retrouvons avec rien, nous dépendons donc de personnes qui peuvent offrir quelque chose. Si nous sommes totalement nus, dépouillés, sans rien, nous devons demander, s'il vous plaît, à quelqu'un de nous donner de quoi nous couvrir. D'une certaine manière, c'est ce système qui nous retire tout peu à peu et nous ne nous en rendons pas compte. Car combien d'œufs se vendent dans les magasins ? C'est un exemple. À qui profite le fait que nous n'ayons plus de poules ? À qui profite le fait que nous ne cultivions pas et que nous n'ayons pas nos propres haricots ? Je veux dire alors qu'il est possible de cultiver sur toutes ces terres et que nous pouvons aussi avoir nos volailles pour avoir des œufs.

On nous enlève tout. À l'école, on nous a obligés à apprendre l'espagnol et nous oublions notre langue. Un jour, on nous a dit que manger de la saucisse, du jambon, des céréales, de boire du lait, c'était la meilleure alimentation. Quelques années plus tard, la première cause de mortalité dans notre pays est le diabète. Mais on nous l'a répété à la télévision jusqu'à l'épuisement, constamment, que « si tu manges de la saucisse, du jambon, si tu manges des céréales, que tu bois du Coca, tu es moderne, tu es cool et tu es à la mode. Et si ce n'est pas le cas, tu es en retard, tu es dans l'erreur ». C'est un acte violent, une violence que nous ne percevons souvent pas.

Quelle est la violence ? La violence n'est pas physique, elle ne fait pas mal physiquement, elle fait mal moralement. Ce n'est pas recevoir un coup et tu dis « eh bien, aïe, comme ça me fait mal ! ». Non. La violence dont je parle est morale, parce que si on te dit, si on te fait sentir que si tu ne manges pas de céréales avec du lait tu n'es pas à la mode, tu es en retard. Comment cela se ressent-il ? Cela fait mal, n'est-ce pas ? Personne ne veut se sentir ainsi.



**Un jour, on nous a dit que manger de la saucisse, du jambon, des céréales, de boire du lait, c'était la meilleure alimentation.**



Je souhaite partager mon expérience avec vous, je veux vous raconter comment je l'ai vécue. Quand on a commencé à parler du jambon, de la saucisse, j'étais enfant, cela remonte à environ trente ans. À cette époque, tu arrivais chez une famille et si elle avait un petit-déjeuner avec des œufs et du jambon, c'était un petit-déjeuner formidable. Ou prendre un petit-déjeuner avec des céréales, du lait et de la banane ; vraiment. Ceux qui avaient cela sur leur table étaient modernes, civilisés. Et celui qui avait ses tortillas, ses quelites (herbes comestibles) avec une petite sauce et des haricots, il était en retard, il n'était pas à la mode.

Donc, c'est une violence qui ne fait pas mal physiquement. C'est une violence qui fait mal et qui nous affaiblit moralement et c'est pour cela que nous avons arrêté de boire du pulque, nous avons arrêté de manger des quelites, nous avons arrêté de manger les palmos (fleurs consommées à certaines saisons de l'année). Il y a eu un moment où les gens, mangeant de la saucisse, du jambon et du fromage de porc, buvant du Coca-Cola et du lait, et tout cela, eh bien, ils se sentaient à la mode. Alors que, des années plus tard, la première cause de mortalité dans notre pays est le diabète. C'est l'obésité. Ce sont des maladies qui sont entrées par la bouche.

Je l'ai déjà dit à d'autres occasions, mais je ne me lasserai pas de le répéter : je ne porterai même pas pour plaisanter une gorgée de Coca-Cola à ma bouche, car c'est ma manière de dire que je la refuse et la méprise, parce qu'elle m'indigne. Ceux de Coca-Cola s'enrichissent à nos dépens. Et nous, lentement, nous nous empoisonnons. Et le plus terrible, c'est que cet empoisonnement nous rend dépendants. Par exemple, une fois que le diabète est déclaré, cette personne devient dépendante des pharmacies. Et qui sont les propriétaires des pharmacies ? Presque toujours, ou parfois, ce sont les mêmes.

Alors, c'est une partie de ce sur quoi nous souhaitons réfléchir avec vous. Nous vous invitons, nous vous proposons de dialoguer, afin que nous puissions voir comment reprendre les aliments ancestraux, les aliments que consommaient nos grands-parents, nos parents, qui avaient leurs caractéristiques, mais qui étaient sains. Aujourd'hui, nous avons encore la possibilité de disposer de ces aliments. Ces quiotes (tige d'agave) qui sont là-bas, ceux qui ont fleuri, représentent des dizaines de kilos d'aliments. Il s'agit probablement de tonnes. Et cela, si jamais cela doit devenir du combustible, de la matière organique, c'est aujourd'hui de la nourriture. Ce sont des dizaines de kilos, des centaines si nous additionnons entre toutes les communautés et tous les villages, qui vont se transformer en matière organique, alors que nous aurions pu en profiter autrement.

N'est-ce pas, Doña Meche ? Je me souviens de la première fois que je vous ai vue, lorsque je vous ai rencontrée, vous aviez sur votre table des *palmitos* de *quiote* avec un peu d'œuf et des quelites. Ah, c'était délicieux ! Ce sont nos aliments, et en saison, lorsqu'ils sont disponibles, il faut en profiter autant que possible.

Il y a quelqu'un qui profite du fait que nous perdions ce que nous avons. Il y a quelqu'un qui bénéficie de la perte de nos savoirs, de nos histoires, de nos coutumes, tout ce dont nos parents et nos grands-parents nous ont transmis. Il y a quelqu'un qui profite de cela, de notre perte de mémoire, parce que dans ce système, certains sont riches et veulent tout accaparer, veulent prendre tout ce qui est possible aux autres et garder tout pour eux. Vous pouvez le voir à la télévision, même si c'est présenté différemment. La mort est un commerce. Il y a des gens qui s'enrichissent en tuant. C'est leur travail. Et ils sont nombreux, au Mexique nous le savons bien. Ainsi, nous vivons dans un système morbide et nous devons réfléchir à la manière d'y faire face. À ce système, nous opposons un autre système plus salubre. Et ce système se construit à partir des communautés, d'ici même.

Concrètement, nous menons avec vous un défi, celui que dans les deux ou trois prochaines années, nous puissions faire en sorte qu'il y ait le plus possible d'aliments tout au long de l'année. La culture du maïs, du haricot, de la fève ce sont des cultures saisonnières ; si tout va bien, nous pouvons récolter une fois par an, et si cela se passe mal, nous ne récoltons rien. C'est pourquoi nous vous proposons de cultiver des légumes. Quels légumes ? Ceux que vous voudrez. Deux, trois ou quatre, mais il faut en tirer profit, les légumes devront être consommés.



**La culture du maïs, du haricot, de la fève ce sont des cultures saisonnières ; si tout va bien, nous pouvons récolter une fois par an, et si cela se passe mal, nous ne récoltons rien.**



Pourquoi voulons-nous nous concentrer sur les légumes ? Parce qu'ils ont un cycle court. Le maïs, combien de temps met-il à pousser ? Quand le sème-t-on et quand le récolte-t-on ? On le sème en mars et on le récolte en novembre, approximativement. Mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre. Disons, au minimum huit mois pour obtenir la récolte. Parmi les légumes, il y a des plantes dont le cycle le plus long est de trois mois, et le radis, qui est le miraculeux, est prêt à être récolté en vingt-huit jours. Ainsi, nous avons ce grand avantage de semer et récolter des légumes en permanence, ce qui nous offre la possibilité d'avoir de la nourriture en permanence.

Beaucoup d'entre vous ont déjà leurs propres potagers et systèmes d'irrigation à la maison. Nous souhaitons donc inviter celles et ceux qui le désirent à se joindre à ce projet dans lequel nous voulons collaborer afin de cultiver, diversifier et récolter. Et expérimenter pour voir comment nous pouvons nous améliorer. Nous souhaitons apporter des filets, des ombrières et des semences. À ce jour, nous disposons de sept variétés de semences que nous pouvons vous proposer : coriandre, radis, laitue, épinard, carotte, oignon et bette. Tel est le grand défi : cultiver, diversifier et récolter. Un autre point que nous souhaitons réitérer, c'est que, même en pleine pénurie d'eau, il est possible de cultiver des légumes, et beaucoup d'entre vous le démontrent chaque jour. Vous avez vos propres potagers depuis longtemps, ce qui signifie que c'est possible. Et si nous allons chez vous, il serait très rare de trouver une maison sans plante. La plupart d'entre vous ont de nombreuses plantes ornementales, à l'entrée des maisons il y a toujours des petits pots que vous arrosez, et ils sont là, ils ne sèchent pas. Cela signifie qu'il y a tout de même un peu d'eau pour pouvoir semer et récolter quelques légumes.

D'autre part, nous souhaitons vous proposer d'enregistrer la quantité que nous récoltons. Si vous récoltez une botte de radis, si vous récoltez une botte de bette, vous le notez, car nous voulons tenir une comptabilité et que vous constatiez combien de nourriture nous sommes capables de produire en une année. Combien vous êtes capables de produire. Il faut parvenir à dépendre le moins possible des aliments venant de l'extérieur.

Camarades, un autre point important que nous souhaitons aborder est de surveiller le comportement du climat. Nous aimerions que deux personnes nous aident à surveiller quotidiennement le comportement climatique, et il n'est pas nécessaire de faire de grands récits. Il s'agit d'un format où l'on indique s'il a fait nuageux, pluvieux, ensoleillé, etc., cela s'inscrit également. Il faut continuer à noter et nous allons accumuler ces données pour observer comment se comporte le climat au cours de l'année, et nous souhaitons poursuivre cette observation pendant plusieurs années afin de pouvoir percevoir comment le climat évolue selon notre propre témoignage. Nous avons besoin qu'au moins une ou deux personnes de cette section s'en chargent, et au moins une ou deux personnes de la section supérieure, car vous l'avez dit tout à l'heure : en franchissant cette petite colline, le climat change déjà. En franchissant la colline, là-bas, c'est un autre climat. Ce n'est pas pareil, ce n'est pas identique, c'est pourquoi nous voulons enregistrer ces données à l'aide de formulaires que nous distribuerons.



Voici le projet auquel nous vous invitons. Nous souhaitons construire collectivement un savoir sur la manière dont le cycle du maïs s'adapte à ce changement climatique, tout en expérimentant avec nos cultures. Nous allons rapporter des informations au moins sur le maïs, et si nous en avons la force, nous le ferons pour d'autres espèces. Nous allons croiser ces notes avec les données sur les semis et les récoltes, et pourrons en déduire les ajustements de cycle que nous pourrons programmer face au changement climatique, c'est-à-dire la variation des pluies, l'augmentation des températures, l'arrivée des périodes de gel. Tout cela peut, dans certains cas, aider, par exemple, à ce que le maïs pousse plus rapidement, n'est-ce pas ? Cela pourrait être le cas, qui sait. C'est pourquoi nous voulons systématiser et croiser ces informations, en réfléchissant avec les communautés. Par exemple, demander : « Don Luis, quand avez-vous semé ? Don Constantino, quand avez-vous semé ? Don Víctor, quand avez-vous semé ? » Nous voulons voir comment cela fonctionne pour chacun. Voyons, celui qui a semé en premier, comment cela s'est-il passé ? Et celui qui a commencé en second, quel a été le résultat ? Ainsi, nous pourrions observer le comportement des semis et croiser ces informations avec des producteurs d'autres communautés afin de voir comment ils procèdent et pouvoir ainsi générer une connaissance sur la manière dont nous ajustons le cycle de culture du maïs face à cette variation climatique.

Nous pensons qu'une adaptation à ces changements climatiques est meilleure de manière collective, en dialoguant, en partageant, plutôt que chacun de son côté. Comme dit le proverbe, il vaut mieux être tous ensemble plutôt que chacun se débrouille seul. Si nous le faisons en réfléchissant, en dialoguant, je crois que nous pouvons nous adapter avec beaucoup plus d'efficacité que si chacun le tente indépendamment. Il faut affronter collectivement ce défi du changement climatique.